

# Stefan Zweig, un amok

Max KOHN, psychanalyste, écrivain

Le livre de Dominique Bona<sup>1</sup>, *Stefan Zweig*, est passionnant pour la biographie de cet auteur, mais aussi pour toute la période l'histoire qu'il décrit, le milieu juif viennois de la fin du XIXème siècle et du début du XXème siècle et pour la compréhension de la personnalité de Freud dont Zweig était l'ami intime. Il lui envoyait tous ses livres, il a fait l'éloge funèbre à son enterrement le 23 septembre 1939. La psychanalyse est totalement incompréhensible sans ce contexte effervescent de Vienne.

Dans la biographie que Zweig écrit de Freud, un passage a particulièrement retenu mon attention. Zweig dans une compréhension de l'essentiel de la psychanalyse, sans avoir jamais fait d'analyse de sa vie, explique que ce n'est pas ce qui a été vécu (*das Erlebte*) par le patient qui compte, mais ce qu'il n'a pas encore vécu (*das noch nicht Ausgelebte*) : « Denn nicht das Erlebte des Patienten ist für der Erkenntnis der Krankheit wichtig (das ist längst von seiner Seele abgeladen), sondern *das noch nicht Ausgelebte* des Neurotikers<sup>2</sup> ». Ce qui a été vécu n'a pas été vécu, au sens où cela n'a pas forcément été parlé, représenté pour le sujet ni pour un autre, un tiers, un Autre. Ce qui a été vécu, ce n'est pas ce que le sujet croit.

Quand le sujet vit des choses en analyse, il ne les revit pas seulement, il les vit, il peut se les représenter, les dire. Ce qui a été vécu n'a pas été vécu de l'intérieur vraiment, *ausgelebt*. C'est ce qui n'a pas encore été vécu, même s'il croit l'avoir vécu que la psychanalyse offre au patient. Zweig déclare aussi qu'il ne faut pas porter un jugement schématique sur l'œuvre de Freud. Il faut l'avoir vécu, vécu avec quelqu'un et vécu par elle et la langue allemande est très riche pour le dire : *erlebt, mitgelebt, nachgelebt* : « Das Gesetzhafte eines Menschen aber – dies die entscheidende Umschaltung seiner Lehre, kann niemals schematisch beurteilt, sondern nur erlebt, mitgelebt, nachgelebt und aus diesem Erleben als das einzig gültige hier erkannt werden. »<sup>3</sup>

Stefan Zweig est un écrivain déchiré qui même s'il s'est marié deux fois, était incapable de se fixer, traînant partout sa mélancolie d'un monde en train de disparaître, ayant des aventures sexuelles maniaques, ce qu'il appelle, des épisodes. Il a fui comme un amok (*Amokläufer*) qu'il décrit dans une de ses nouvelles située en 1912<sup>4</sup>. Un médecin dit l'avoir vécu (*erlebt*), vécu avec (*miterlebt*), en écoutant une jeune femme qui voulait qu'il

l'avorte. C'est une ivresse (*Trunkenheit*), une folie (*Tollheit*), une rage (*Hundswut*), une monomanie absurde (*sinnloser Monomanie*) qui ne correspond pas à une intoxication (*Vergiftung*) alcoolique. L'amok a un comportement meurtrier observé dans plusieurs régions du globe par des ethnologues. *Amok* est la forme francisée du mot qui désigne le phénomène dans la langue malaise. Un amok, pris de frénésie sanguinaire, court devant lui, détruisant homme et femme sans qu'on ne puisse rien faire pour le sauver. La langue de Zweig, l'allemand, n'était pas encore contaminée par le nazisme. On pouvait encore y être un homme pour soi seul, *Homo pro se* comme il le reprend d'Erasmus. Il a fini par se tuer. Sa langue n'était plus la même. C'était devenu celle des nazis. Les Juifs de langue allemande avaient fait le tour complet de l'assimilation à la destruction.

(1) Bona D., *Stefan Zweig. L'ami blessé*, Paris, Grasset, 1996.

(2) Zweig S., (1926), *Sigmund Freud in Über Sigmund Freud. Portrait, Briefwechsel, Gedenkworte*, Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1994, p. 72.

(3) *Ibid.* p. 113.

(4) Zweig S., (1922), *Amok, ou, le fou de Malaisie*, Paris, Le Livre de Poche, 1991.